

# Babylone, perverse et merveilleuse

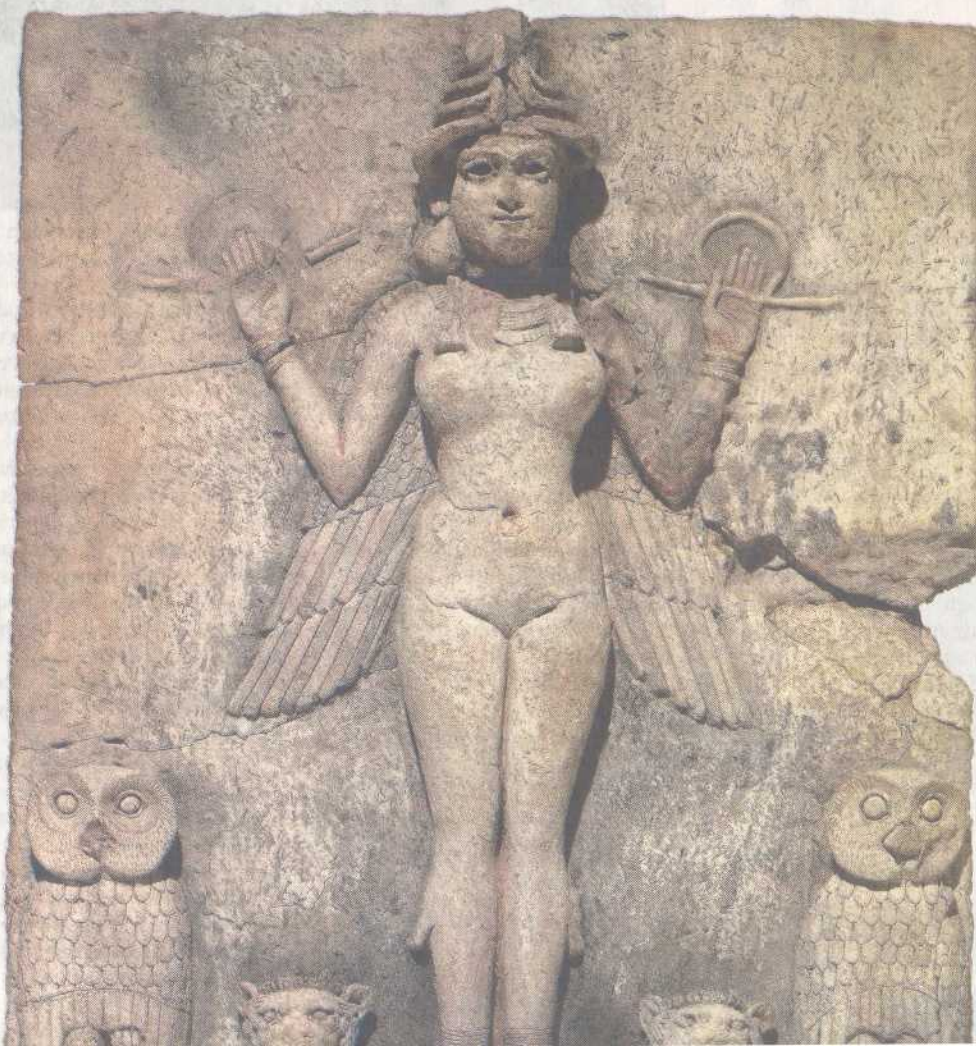
Au Louvre, une riche exposition sur la cité disparue et ses mythes, encore présents dans l'imaginaire populaire

## Exposition

**R**ivers of Babylon (The Melodians), *Babylon System* (Bob Marley), ont été des tubes musicaux dès les années 1970 et l'un des derniers albums de Bob Marley, héros du reggae, s'intitule *Babylon by Bus*. Ils sont tous inspirés du *Livre des psaumes* de la Bible. Comme le célèbre *Nabuccho* (1842) de Verdi. Cette permanence en dit long sur la postérité de cette ville mésopotamienne, fondée environ deux mille ans avant notre ère, et dont le nom a traversé les siècles pour rester dans l'imaginaire populaire, à la fois symbole de turpitude et de dépravation mais aussi de luxe et de savoir-vivre.

L'exposition montée par le Louvre, « Babylone », aborde aussi bien l'histoire de cette cité, sans cesse renaissante, que sa légende. On peut seulement regretter que les organisateurs de la manifestation aient interrompu le récit de sa mythologie en 1917, date de l'arrêt des grandes fouilles archéologiques allemandes et sortie d'*Intolérance*, le film de l'Américain Griffith, dont l'un des volets est explicitement consacré à Babylone qu'il reconstitue avec un grand luxe.

Car le thème de Babylone n'a jamais cessé d'être repris dans tous les domaines. Après les rastas



te. L'empire connut ensuite une éclipse politique mais resta un centre culturel important, ne serait-ce que par la diffusion de la langue babylonienne dans toute la région. Il renaît vers 600 avant notre ère. Nabuchodonosor II (605-562 av. J-C) avale ses rivaux et son empire s'étend du golfe Arabo-Persique aux rives de la Méditerranée, soumettant au passage les vassaux de l'Égypte, notamment le petit royaume de Juda, dont la capitale Jérusalem fut assiégée et sa population déportée à Babylone.

Cet exil longuement raconté dans la Bible - « *largement rédigée pendant la déportation* », nous dit Béatrice André-Salvini, l'une des commissaires de l'exposition - assure sans doute la postérité « négative » de la ville et de son roi « impie » Nabuchodonosor, le destructeur de la Ville sainte, Jérusalem. La légende de la tour de Babel, symbole de l'orgueil humain, y prend aussi sa source. On voit d'ailleurs au Louvre la maquette d'une ziggourat, ce temple cubique de 90 mètres de haut, qui servait de « *marchepied aux dieux descendant sur terre, plutôt que d'échelles destinées à les détrôner* », explique M<sup>me</sup> André-Salvini. Dès l'époque médié-

l'on doit le remontage à Berlin de la fameuse porte d'Ishar en briques vernissées.

Mais la légende n'a pas attendu les archéologues pour s'emparer de Babylone. Son versant noir s'appuie sur la Bible et sur l'Apocalypse, qui en font le symbole de la pourriture cosmopolite. Des artistes comme Monsu Desiderio (vers 1610), John Martin (1820), Delacroix (*La Mort de Sardanapale*, 1828), ou le prodigieux *Nabuchodonosor* ravalé, par William Blake (1795), au rang d'un animal féroce en ont donné des images dramati-

ques. Babylone est toujours assimilée par les protestants à la Rome perverse au moment de la Réforme, ou, plus tard, à la ville corrompue par la révolution industrielle. En argot des cités d'aujourd'hui, un « babylon » désigne un flic.

Son image positive vient de la période des Lumières. Voltaire qui consacre une tragédie à une de ses reines mythiques, *Sémiramis*, y voit la cité qui a su rompre avec dieu. Ses jardins suspendus sont considérés comme l'une des sept merveilles du monde et l'architecte américain Frank Lloyd Wright travaille, en 1957, à une extension de Bardonia.

**Saddam Hussein, l'ancien dictateur irakien, se comparait volontiers, images à l'appui, à Hammourabi, le roi législateur du premier Empire babylonien**